

L'histoire du Petit Bonhomme

En 1980, j'habitais Toronto et je rédigeais ma thèse dans une garde-robe. En fait, pour ne pas déranger ma colocataire qui travaillait aussi à la maison, j'avais attaché une planche à un de ses murs. Assis sur une chaise de cuisine, je m'enfermais avec mon dactylo aussi longtemps que je résistais. Oui, un dactylo que j'avais loué, car il avait un mémoire de 2k capable de mémoriser une ligne de texte avant d'imprimer, sauvant du correcteur. À l'époque, on était permis seulement trois corrections par page, pas plus, et donc il fallait faire attention, surtout si tu avais effectué une ou deux corrections dans le premier paragraphe. Donc, j'avais cette machine magnifique, dont la location d'un seul mois coûtait plus que le prix d'un iPad aujourd'hui. Déjà vers 10h du matin, mes yeux étaient incapables de distinguer les caractères sur le petit écran (pas rétro-illuminé) devant moi puisqu'il y avait une seule ampoule de 60 watts qui pendait tristement d'une corde. En plus, il était été. Je crevais de chaleur et par manque d'air. Dès que je m'assois, je commençais à chercher des excuses pour sortir de ma prison : les magasins vont fermer bientôt (il était 9h du matin!) et c'est mon tour de préparer le souper; les clous sont en vente au Canadian Tire; les planchers ont besoin d'être cirés.

Quand mon ami m'a téléphoné de Winnipeg pour m'offrir la chance de collaborer sur un projet archéologique, j'ai sauté sur l'opportunité. Quand même, j'hésitais. Je ne suis pas archéologue. Pas de problème, dit-il, il y a une équipe de spécialistes déjà sur place pour documenter l'art rupestre du Lac des Bois à la frontière du Manitoba, l'Ontario, et le Minnesota. Mon rôle serait limité à écrire un chapitre sur la sociologie du peuple Ojibwa, qui habite la zone où se trouvaient les gravures préhistoriques. Les spécialistes du projet s'occuperaient de documenter, dessiner, imprimer, et assembler le rapport. L'équipe grondait d'argent, grâce au Conseil canadien des Arts. On avait prévu (à mon insu) que je visite les sites.

Pendant que je faisais mes valises, les autres membres de l'équipe ont commencé à se chicaner à propos de l'argent. Deux membres du groupe, les artistes, prétendaient qu'ils devaient être payés pour avoir eu l'idée du projet. La dispute finit en tribunal, où je suis appelé à témoigner. Le juge a pris seulement deux minutes à rendre son jugement : planifier un projet n'est pas un travail salarié, et l'argent du public était pour payer le travail exécuté, pas des salaires.

Sans les spécialistes du visuel, mon ami et moi étions obligés d'improviser et d'apprendre le métier rapidement. On a passé trois semaines en bateau et en tente localisant, photographiant (en blanc et noir, sur pellicule orthochromatique, car il n'y avait pas de rouge sur les pierres, et cette pellicule avait un peu plus de contraste comparé à la pellicule panchromatique), et réalisant des toiles avec la technique de frottage (cire et étoffe de lin, comme les personnes font parfois avec des pierres tombales anciennes). Les gravures étaient quasiment invisibles, car elles étaient relativement petites et composées de centaines de petits trous laissés par des percuteurs de pierre. Pour les capter sur pellicule, on devait travailler à l'aube ou au coucher du soleil. Ainsi, les rayons du soleil obliques jetaient de l'ombre qui traçait les contours de chaque gravure. Il fallait travailler rapidement. On passait le jour à la recherche des sites sur les rivages du lac énorme, on trouvait un endroit pour la tente et l'équipement (pas toujours près) et on documentait nos résultats seulement une demi-heure par jour.

J'ai eu une idée géniale. Pourquoi ne pas rehausser le contraste entre la gravure et la pierre grise de fond avec une substance blanche, telle que la craie en poudre? Nous levons le mouillage et retournons en ville – un voyage de cinq heures qui nous donne une possibilité de manger un bon repas et de dormir à l'abri des moustiques qui nous attaquaient sans sursis. Le lendemain, on ne trouve pas la craie en quantité

suffisante, et donc on achète 50 livres de farine. Fier de moi-même, je saupoudre les incisions sur notre site. Résultat parfait! Enlevant le surplus avec une brosse de barbier que j'avais eu l'astuce d'acheter (ô, que je me sentais génial!), on voyait facilement des douzaines et possiblement de centaines d'images. Je commence à photographier allègrement. Après une heure de documentation intense, nous avons terminé. J'ai trois ou quatre rouleaux d'images. Cela aurait pris trois ou quatre jours sans mon idée brillante. Satisfait de notre travail, on nettoie le site en jetant des seaux d'eau sur la pierre surchauffée par le soleil de l'après-midi. Horreur! La farine semi-cuite par le soleil, mélangée avec l'eau, immédiatement se transforme en une pâte collante, gluante, qui semble se fusionner à la pierre de façon permanente. Pire! Soudainement, quelques milliards de moustiques, mouches et autres bêtes dont j'ignorais l'espèce sont attirés par l'odeur du pain qui semblait sortir du four. Ils descendent sur nous comme la pluie dans un ouragan, sauf que la pluie ne se nourrit pas de mon sang et de ma chair. Enfin, après quelques heures intenses de travail avec nos brosses à dents pour enlever la crasse, on est satisfait que le site soit propre (nous ne sommes pas des archéologues, mais on avait un permis des autorités archéologiques régionales et il fallait respecter les règles). Couverts de sang, brûlés par le soleil impitoyable, nous rentrons de nouveau en ville pour retourner deux jours plus tard avec des sacs de sel, qui a l'avantage de se dissoudre facilement sans endommager le site quand on verse un seau d'eau sur la roche.

Rentré à Toronto après un mois, satisfait de mes centaines d'images, je recommence mes séances de torture dans mon armoire. Cependant, je peux au moins interrompre pour travailler mes photos. Je dois trouver un moyen de les transformer en dessins. Après quelques centaines d'heures d'expérimentation, j'ai trouvé un moyen qui produisait des dessins absolument fidèles. Avant, les chercheurs qui travaillaient avec l'art rupestre avaient besoin d'une bonne main d'artiste, ou, comme dans notre cas, la collaboration de vrais artistes, pour dessiner les images à l'œil ou les tracer sur place avec du papier coller sur la pierre – pas une bonne méthode quand les sites étaient sur les rivages. Ma méthode utilisait de l'encre de Chine. Je traçais sur la photo chaque marque laissée par le percuteur. Selon le type de papier photographique utilisé (j'étais habitué à produire mes propres photos en chambre noire), je mélangeais un cocktail chimique pour enlever la photographie de base, laissant seulement le dessin noir sur un fond totalement blanc. Ce n'était pas un dessin, mais un tracé fidèle.

Quasiment 20 ans plus tard, je me trouve au Département d'anthropologie à l'UdeM. Nous n'avons pas encore un site web, aucune marque de commerce. Travaillant jusqu'au petit matin (dans une autre armoire! Un petit local sans fenêtre qui a disparu avec les rénovations qui ont créé le laboratoire de Iulia Badescu en 2017) avec François Beudet, personnage extraordinaire qui allait devenir directeur d'un laboratoire chez nous, je crée le premier site web du département. Il est primitif, et pas visuellement frappant. En même temps, nos affiches restent banales : seulement de gros titres pour annoncer un examen, une soutenance, la disparition d'un chat. Héritiers de l'époque du livre, nous sommes tous prisonniers de l'idée que le texte est primordial. Je suis persuadé qu'il faut absolument se trouver un symbole visuel. Il y a une image d'une carte du monde à l'entrée du département, mais je trouve qu'elle est banale, une relique des années 1960s. Je retourne à mes dessins de l'art rupestre (publiées dans un livre sorti à Rome en 1989) et je note ce qui va devenir le Petit Bonhomme. Les bras ouverts, il semble prêt à embrasser la planète. Il est un symbole parfait pour devenir une métonymie du dicton « l'ouverture au monde » qui, à l'époque, apparaît par-dessus les portes qui mènent au département. Un petit problème : monsieur est mâle, très mâle, un sur-mâle très doué. Il n'y a aucune ambiguïté quant à son sexe, en dépit d'être un simple bonhomme-allumette. En 1999, on ne peut plus se définir avec un symbole sexiste. On est censé être la discipline qui étudie l'Homme, certes, mais il faut quand même s'ajuster à la révolution sociale des années 1980s. Heureusement, j'avais une des premières éditions du logiciel Photoshop (littéralement, ma copie était de 1989). Après une chirurgie très précise, monsieur est

neutralisé. Le bonhomme-allumette est devenu une entité-allumette. Sauf qu'en français cette expression n'existe pas. Il doit rester un bonhomme-allumette. Donc, il devient « Le Petit Bonhomme » en dépit de sa déssexualisation.

Je propose aux collègues qu'on l'adopte pour nos affiches (à l'époque, on ne peut pas encore facilement incorporer des images sur le site web). C'est accordé. Le Petit Bonhomme devient notre mascotte, avec des excuses pour son nom masculin, mais il est tellement neutralisé qu'il est vraiment symbole de l'ouverture, de l'accueil, et, à sa façon, il semble incarner une petite créature espiègle. Il est un bon symbole.

Guy Lanoue